

Pierre Darmon

La drôle de guerre

(1939-1940)

Une guerre oubliée
d'une troublante actualité



Texte inédit

Pierre Darmon

La drôle de guerre (1939-1940)

Une guerre oubliée d'une troublante actualité

© Pierre Darmon, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9685-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Le pire dérèglement de l'esprit est de croire que cela est, parce qu'on veut
que cela soit**

Louis Pasteur

INTRODUCTION

« Messieurs, cette fois, vous aurez la guerre »

Le rideau se lève sur la Deuxième guerre mondiale le 23 mars 1939 dans cette Grande Chancellerie de marbre et de dorures à peine sortie de terre. Le gratin militaire du III^e Reich a été convoqué pour une séance exceptionnelle. Les plus hauts gradés sont là, dans l'attente de l'obsessionnel monologue dont Hitler les abreuve depuis 6 ans. Ont répondu à l'appel de leur Führer : le maréchal Goering, maître de la Luftwaffe et ses adjoints, le maréchal Milch, les généraux Jeschonnek, Udet et le géant Bodenshaft ; les amiraux Reader, Doenitz et Canaris ; le général von Brauchitsch, commandant en chef de l'armée, et son adjoint Halder... le tout dominé par la haute stature du maréchal Keitel, commandant en chef de l'OKW¹ dont la seule fonction consiste à approuver Hitler quoi qu'il dise, etc.

Après avoir traversé l'imposante galerie des marbres inspirée par la galerie des glaces de Versailles, tous se retrouvent dans le bureau du Führer, grand comme deux terrains de tennis, où ils forment, perdus dans cette immensité, une grappe vert-de-gris constellée d'une quincaillerie de médailles. Hitler se tient debout, derrière son bureau colossal, sous un monumental portrait de Bismarck et à côté, sur sa droite, du gigantesque globe que Chaplin immortalisera dans son film *Le Dictateur*. Et lorsque de ses lèvres tombe la phrase fatidique : « Messieurs, cette fois vous aurez la guerre », c'est un mouvement de stupeur et de désarroi qui secoue l'assemblée.

Les généraux sont effarés. On leur avait toujours demandé de se préparer pour 1943 ou 1944. Ils étaient acquis à l'idée d'une revanche, certes, mais pas dans l'immédiat. Brauchitsch, Milch, Halder, Raeder, qui ne sont nullement pacifistes, savent dans quel état d'impréparation se trouve la Reichswehr. Pendant les promenades de l'Anschluss et de Prague, les défaillances du matériel roulant ont eu valeur d'avertissement : 40% des véhicules sont restés sur le bord de la route ; 30 à 40% du matériel ferroviaire est hors d'usage. Qu'en sera-t-il au cœur de la bataille et du blocus naval ? Et voilà que le Führer les met en demeure de faire le

grand saut, non pas contre une Russie minée par les purges et la vétusté de son matériel, mais contre les deux super puissances de la Grande Guerre : la France, avec la première armée du monde protégée par la ligne Maginot, cuirasse de béton et d'acier, et l'Angleterre dont la Navy et la RAF rayonnent sur mer et dans les airs. « C'est pure folie », pensent les officiers sans même oser le murmurer. Mais Hitler est pressé. Depuis son accession au pouvoir, il traîne dans sa tête la hantise d'un cancer imaginaire de l'estomac qui risque, croit-il, d'avoir raison de lui à tout moment. Il faut donc faire vite. Tel sera, désormais, le leitmotiv de ses actions militaires.

Officiellement, le chancelier vise à s'affranchir des contraintes que fait peser le corridor de Dantzig sur l'Allemagne redevenue grande puissance. En effet, dans le Grand Reich coupé en deux, on ne peut même pas passer d'une partie à l'autre du territoire sans se plier à d'humiliantes démarches. Quoi de plus légitime, donc, que de retrouver sa souveraineté sur la ville libre de Dantzig et sur son corridor ? En fait, Hitler vise bien au delà et il l'annonce dès ce 23 mars : « Nous attaquerons, Messieurs, la Pologne à la première opportunité [...] Dantzig, bien entendu, n'est pas du tout le sujet de la crise [...] Il est uniquement question d'étendre notre espace vital à l'Est. Mais ces succès supplémentaires ne peuvent plus être réalisés sans verser du sang... »

L'avertissement est clair, la tonalité du discours résolument anglophobe, la France « abâtardie » et son insipide Daladier ne comptant plus aux yeux du Führer. En toile de fond se dessinent ses traditionnelles obsessions. Elles baignent en eaux troubles et confinent à la démence. Hitler admire cette Angleterre qui domine un si vaste empire avec si peu d'hommes. Tout devrait réunir Anglais et Allemands : la consonance de tempérament, l'identité raciale, les liens de cousinage, les affinités artistiques. Churchill est artiste peintre, comme Hitler. Une fois l'Angleterre conquise, le Führer serait magnanime comme peuvent l'être les parvenus. Il lui offrirait, dit-il, un cottage où le premier lord pourrait se retirer pour se consacrer à son art. De plus, il propose à l'Angleterre un partage du monde qui transformerait l'alliance germano-britannique en idylle. À l'Angleterre son Empire, à l'Allemagne le continent et le *Drang nach Osten*. Il poussera même la générosité jusqu'à proposer aux Anglais de prendre en charge la protection de leur Empire, sinon d'en faire un dominion du Reich ou un Etat client. En d'autres termes, Hitler offre aux Anglais ce qu'ils ont déjà et s'adjuge ce qu'il n'a pas. C'est ainsi qu'il entend dominer le monde. Mais les Anglais ne sont pas d'accord.

Aussi, lorsqu'il redescend sur terre, en cette journée du 23 mars 1939, le

Führer se déchaîne contre eux avec la violence qu'inspire un amour déçu et vécu comme une humiliation : « L'Angleterre, dit-il, est le moteur des forces anti-allemandes. Elle voit dans notre développement la naissance d'une hégémonie qui l'affaiblirait. Nous devons nous préparer à la lutte avec elle, et ce sera une lutte à mort. Notre but final sera toujours de mettre l'Angleterre à genoux. »

Il faut dire que l'Angleterre a imprudemment tout fait pour entretenir les illusions amoureuses du Reich. En 1935, elle lui a offert un traité de réarmement naval sans même en référer à la France. Sur le rétablissement de la conscription, elle a fermé les yeux. Sur la remilitarisation de la Rhénanie, aussi. L'Anschluss, le rattachement des Sudètes, l'occupation de la Tchécoslovaquie et de Memel ont été acceptés sans broncher ou si peu. Les Alliés ont tout donné en voulant apaiser Hitler. C'était le meilleur moyen d'aiguiser son appétit. Pourquoi les démocraties s'entêteraient-elles maintenant pour la petite ville de Dantzig et son mince corridor ? Ce n'est que broutille au regard de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie.

En fait, l'Angleterre et le Reich ne parlent pas le même langage. Les démocraties, imbues de leur supériorité morale, considèrent le pacifisme et l'humanisme comme des fins en soi. Elles parlent à Hitler comme à un homme normal, en termes rationnels, cartésiens alors que pour les dictatures, ce vocabulaire ne veut rien dire. Seul compte celui de la force. Le « Pacifisme » et l'« humanisme », ne sont à leurs yeux que des abstractions qui masquent des aveux de faiblesse et surexcitent leur bellicisme.

Par malheur, elles n'ont pas tout à fait tort. La France et l'Angleterre vivent pétrifiées dans la hantise de représailles ou d'une escalade qui mènerait à un affrontement mondial. Pour éviter d'en arriver là, elles sont prêtes à toutes les compromissions. Du coup, Hitler est convaincu que ces « vermisseaux » que sont Chamberlain et Daladier, qu'il a vus courbant l'échine à Munich, ne prendront jamais les armes pour la Pologne. Alors, pourquoi se gêner ? Rien ne peut empêcher un dictateur paranoïaque de faire la guerre s'il le veut et dès qu'il s'en croit capable. De plus, le Führer a mis en branle une machine de guerre lancée à plein régime qu'il est désormais impossible de freiner ou d'arrêter sans risquer une dislocation politique, économique et sociale. Les démocraties le savent, mais la peur, non seulement celle du feu mais aussi de celle de leurs opinions publiques, suspend leur souffle, et, quelque part, elles jalourent ces dictatures dont les populations sont malléables à merci.

Jusqu'en 1938, André François-Poncet, ambassadeur de France à Berlin et diplomate de grand style, avait tenu à Hitler le langage de la fermeté. Lucide, il

avait compris qu'il n'en tirerait rien et que la guerre était inéluctable. En 1938, se sentant inutile à Berlin, il avait demandé et obtenu sa mutation à Rome avec l'espoir d'encourager au moins Mussolini à la neutralité, laissant à son successeur Robert Coulondre le désagrément de vivre en Allemagne la marche à l'abîme. Or, à la même époque, l'Angleterre créait un appel d'air catastrophique en nommant comme ambassadeur à Berlin un diplomate angélique et caressant mais inconsistant, Sir Neville Henderson qui, sûr de lui, allait, au nom de la paix, multiplier les gaffes et les marques de faiblesse avec l'inébranlable certitude, exprimée haut et fort, de ramener Hitler à de bons sentiments. Il suffira, pense-t-il, d'avoir un dialogue franc et direct avec lui. Mais comment atteindre ce but alors que Hitler a réussi à convaincre les Alliés apeurés qu'un mot de travers pouvait être le signal d'une escalade fatale ? Sur les franges de la germanophilie, Henderson entretiendra donc chez le Führer l'illusion d'une Angleterre ouverte au dialogue, à l'identité de vue et à l'alliance. En France, malgré les avertissements d'André François-Poncet et de Robert Coulondre, Edouard Daladier et Georges Bonnet approuvent par leur silence, mais sans illusion, la politique d'apaisement. Ils allongent même la sauce en signant, trois mois après Munich, un accord économique avec l'Allemagne et en multipliant à l'égard des nazis ces petits geste qui font plaisir. C'est ainsi que Georges Bonnet, antisémite notoire, demande aux hommes d'affaire juifs de rester chez eux lors des réceptions officielles qui accompagnent, en décembre 1939, la signature par Ribbentrop de l'accord économique franco-Allemand qui parachève les accords de Munich. En 1936, pour faire plaisir à Hitler, les athlètes juifs avaient déjà été exclus de la sélection française pour les jeux olympiques de Berlin. Comment Hitler ne serait-il pas encouragé aux solutions extrêmes par tant de gentilles reculades ?

C'est en 1940, c'est-à-dire au cœur de la Drôle de guerre, que Henderson publie en Angleterre ses mémoires sous le titre *Deux ans avec Hitler, échec d'une mission de paix*. Les opinions qu'il y développe ont, bien entendu, été exprimées à Berlin et rapportées au Führer, notamment par Goering pour lequel Henderson ne s'est jamais défendu d'une sincère affection. Or, Henderson confesse dès l'abord une réelle indulgence envers les dictatures : « Les dictatures, écrit-il, ne sont pas toujours un mal et quelque blâmable que leur principe puisse paraître, il serait injuste de condamner un pays tout entier, voire même un régime, parce que certains de ses éléments sont mauvais². » Alors que les démocraties sont hantées par les images horribles de la Nuit des longs couteaux, des lois de Nuremberg et de la Nuit de cristal, alors que la Pologne est

sauvagement massacrée, Henderson écrit d'une plume légère : « Pouvais-je condamner a priori les nazis avant qu'ils se fussent révélés comme irrémédiablement corrompus ? »

Aux responsables nazis, il suppliait : « Garantissez-nous la paix et l'évolution pacifique en Europe, et l'Allemagne découvrira qu'elle n'a pas d'ami plus sincère et, je crois, plus utile dans le monde que la Grande-Bretagne³. » Comment les nazis ne caresseraient-ils pas l'espoir d'une alliance ? Comment ne verraient-ils pas dans tant de peureuse sollicitude un aveu de faiblesse garant de victoire militaire ou de dérobade. Un peu plus loin, Henderson cite l'Allemagne en exemple : « je voudrais recommander tout particulièrement à mes compatriotes l'institution des camps de travail. Entre dix-sept et dix-neuf ans, tout jeune Allemand, riche ou pauvre, qu'il soit fils de paysan ou d'un ancien prince régnant, est obligé de passer six mois dans un camp de travail » ou encore : « Il serait insensé de prétendre que ce régime [nazi] ne peut rien nous apprendre, et est voué à disparaître de la terre, sous toutes ses formes ».

En aveugle, Henderson ira jusqu'à justifier la « Nuit de cristal ». Deux mobiles expliquent le pogrome, dit-il. Le premier est condamnable. La faute du seul Grynspan ne saurait justifier le pillage des juifs et leur expulsion, euphémisme désignant la déportation. Il ne fait même aucune allusion aux centaines de morts. Pire ! Il approuve le second mobile : « Les autorités allemandes pouvaient craindre sérieusement qu'un autre juif ne suivît son exemple et n'assassinât Hitler ou l'un des chefs nazis⁴. » À son ami Goering, Henderson ira jusqu'à dire à propos de la Nuit de cristal : « Soyez antisémite mais faites en sorte de rendre votre antisémitisme présentable à notre opinion. » Dans le même esprit, il soutient que ce sont les Tchèques qui, en mars 1939, sont responsables de l'invasion de ce qui reste de la Slovaquie car ils « se montraient d'une imprévoyance incroyable et d'une intransigeance sans borne dans leurs rapports avec les Slovaques⁵. » Plus munichois que Chamberlain, mais en silence, l'inerte Daladier approuve par sa discrétion. Les Alliés sont bien mal partis. Le pacifisme, à l'inverse de l'amour de la paix, est une vertu perfide.

Un détail stupéfiant montre à quel point les Allemands avaient de bonnes raisons de croire que l'Angleterre ne volerait pas au secours de la Pologne. Deux ou trois semaines avant l'embrasement et l'invasion de la Pologne, alors que le monde est sur des charbons ardents, l'insouciant Neville Henderson passe un séjour de rêve avec Goering dans son pavillon de chasse. Au cœur de la Drôle de guerre, il s'en souviendra avec nostalgie. « C'est à Rominten, écrit-il, que je

goûtai pour la première fois son hospitalité. La maison elle-même n'était qu'un simple pavillon de chasse, couvert de chaume, mais pourvu intérieurement de tout le confort. » Tous deux se payent le luxe d'une partie de chasse au cerf qui enchante l'ambassadeur mais dont les détails pourraient bien ne pas plaire aux âmes sensibles⁶. De la guerre, de la Pologne, de Dantzig, de l'embrasement imminent, point n'est question. Après tant de reculades, après cette marque d'amitié entre Goering, deuxième personnage du Reich et Henderson, qui incarne la couronne britannique, comment Hitler pourrait-il croire que l'Angleterre entrera en guerre et pourquoi se priverait-il d'envahir la Pologne en toute quiétude ?

C'est toute l'histoire des rapports entre démocraties et dictatures, chacun interprétant les faits à sa façon. Les uns croyant de bonne foi éviter l'escalade de la violence en se montrant conciliants, les autres flairant la peur dans tant de bassesses, comme la bête féroce qui se jette sur sa proie au moindre signe de faiblesse. Or, Neville Henderson et son ami Neville Chamberlain, premier ministre anglais, vibrent à l'unisson. Tous deux caressent Hitler, lui parlent comme à un être rationnel et lui prêtent leur propre sensibilité avec la certitude qu'en se faisant son ami ils en obtiendront la paix. La politique d'apaisement de Chamberlain et de Daladier apparaîtra plus tard comme la voix royale qui a conduit au désastre et stimulé l'anglophobie de Hitler qui, après avoir été bercé de bons sentiments, se sentira trompé et réagira violemment.

D'autant que Hitler a quelques raisons de croire en la possibilité d'une alliance germano-britannique. En Angleterre, il peut compter sur un solide panel de sympathies. Il y a d'abord le clan des Munichois avec Chamberlain, rongé par un cancer de l'estomac mais toujours partisan de l'apaisement ; avec Henderson, lui aussi rongé par un cancer du colon ; avec Halifax , Hamilton ; Lloyd George le « Clemenceau anglais »... Il y a aussi le soutien d'une partie de la gentry qui n'a pas oublié ses origines germaniques jusque dans la famille royale. Il y a encore certains milieux d'affaire qui, à choisir entre le communisme et l'Allemagne nazie, penchent pour cette dernière. Joseph Kennedy, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, par pacifisme et anticommunisme, se joindra sans états d'âme au chœur des germanophiles.

Avec un vieux fond salonard et une fascination inavouée pour les mondanités, Hitler compte dur comme fer sur le « Clivenden set », sorte de club pacifiste et antisémite qui a inspiré le film *Le Majordome* à Lee Daniels. Ce clan, dont il surestime l'influence, groupe les partisans de l'apaisement assez nombreux dans les milieux aristocratiques du Royaume. Il croit même en Unity Mitford, cette